

LIBERTÉ, NOUVEAUTÉ ET DÉTERMINATION DANS LE MONADISME

Le problème de la liberté est généralement posé comme celui d'un esprit unique en face d'une nature, ou même d'un esprit universel, sans terme antinomique, ce qui conduit à l'idéalisme absolu.

On fausse ainsi radicalement le problème, croyons-nous. Nous voulons le poser dans les termes d'un monadisme qui conçoit l'univers comme formé d'une multiplicité de centres d'activité en interaction les uns avec les autres — ce qui est fort différent des monades leibniziennes sans fenêtres, dépourvues de toute passivité, de toute réceptivité. Le schéma général de ce monadisme élargi et assoupli est conforme au personnalisme du sens commun, pour lequel il existe une multiplicité de personnes qui s'influencent et se limitent les unes les autres. Reste à savoir s'il est légitime de considérer des réalités différentes des personnes humaines comme des centres doués d'initiative véritable. L'existence du monde animal et végétal nous incline à concevoir une échelle continue d'êtres hiérarchisés, à la manière de Leibniz, ce qui laisse ouvert le problème de la nature du premier échelon (est-il encore une monade ? ou bien toute initiative en est-elle exclue ? dans ce dernier cas il y aurait entorse au monadisme).

Le réalisme est une doctrine qui admet une altérité foncière. Or l'altérité, à notre sens, ne peut être garantie que si l'« autre »

possède une certaine intériorité; sans cela il serait un pur « en-soi », se dissoudrait dans le même, perdrait sa consistance d'être et se réduirait à n'être plus qu'une représentation pour un sujet. Ce qui revient à dire que l'altérité exige une certaine activité créatrice, l'autre devant être un véritable sujet.

Le réalisme, conçu comme un monadisme, n'exclut nullement la liberté, mais il nuance la signification de cette notion en écartant l'idée absurde de liberté infinie.

Nous nous proposons d'examiner brièvement, dans les perspectives d'un monadisme élargi, les rapports que soutiennent les notions de liberté, de nouveauté et de détermination.

Les notions de liberté et de nouveauté sont généralement associées : la manifestation objective d'une activité libre est la nouveauté.

Le terme le plus général qui s'oppose à celui de liberté est « détermination » (déterminisme est trop particulier). Caractérologiquement, les esprits qui ont tendance à nier la liberté sont ceux qui ne pensent que par déterminations précises et objectivées (ce sont des actifs non-émotifs, selon M. Le Senne). Le monde, pour eux, est un réseau serré de déterminations au sein duquel la liberté ne trouve plus de jeu pour se manifester.

Entre les notions de liberté et de détermination, il n'y a pas seulement rapport d'opposition, mais encore rapport de filiation. Les déterminations peuvent être conçues comme les produits d'une libre activité créatrice. Ainsi les réseaux de déterminations que constituent les sciences sont engendrés par la libre recherche scientifique : ils sont l'œuvre de l'esprit du savant. De même, le non-moi est, dans ce qu'il a de structuré, le produit de centres d'activité. Mais le non-moi ne nous offre pas que des déterminations : souvent de l'inattendu, de la nouveauté s'y manifestent.

Une apparition nouvelle peut être expliquée au moyen d'un réseau de déterminations (ensemble de lois) — par exemple un corps composé résultant d'une réaction chimique — mais ce n'est pas alors une véritable « nouveauté » : Bergson parle dans

ce cas d'un réarrangement de données anciennes, et Meyerson affirme que toute explication scientifique tend à identifier le conséquent à l'antécédent, de manière à faire disparaître le caractère de nouveauté du conséquent.

Nous réservons le terme de nouveauté pour désigner des éléments qu'aucun système de déterminations ne peut coordonner.

Il est possible de distinguer deux types de nouveautés : celle du hasard épicurien et la nouveauté-crédation.

Le hasard épicurien (*clinamen*) est une « conséquence sans prémisses » (Lachièze-Rey), un accident incoordonnable, alors que la nouveauté-crédation est coordonnée comme produit d'une liberté créatrice. La nouveauté-crédation n'apparaît nullement comme un accident incoordonnable pour le sujet qui en est le siège, mais bien comme quelque chose que sa propre activité est en train de coordonner, et qui répond à une nécessité d'ordre intérieur, à un développement spontané, à une croissance. Il ne s'agit pas d'une coordination à coup de déterminations, mais d'une coordination par un élan créateur engendrant une continuité. On peut toujours se donner l'illusion de coordonner après coup la nouveauté-crédation au moyen de déterminations ; mais Bergson a montré que ce n'est effectivement qu'une illusion : « expliquer » une œuvre d'art par une série de facteurs internes et externes, comme le faisait Taine. Si l'exercice de la liberté engendre des déterminations, des structures, le pouvoir de création lui-même échappe à un système de déterminations, étant à la fois coordonnant et incoordonnable : la pensée procédant à coup de déterminations, on ne peut donc penser objectivement la notion de liberté.

Dans un univers formé de centres d'activité pourvus d'initiative, il ne saurait y avoir place pour le hasard d'Épicure : montrons qu'il résulte d'une illusion, dont nous décrirons le mécanisme. Une nouveauté est nécessairement engendrée par un centre actif. Or de deux choses l'une : ou nous coïncidons avec ce centre, ou ce n'est pas le cas. Si nous coïncidons avec lui, il n'y aura pas trace *pour nous* de hasard au sens d'Épicure,

de novation incoordonnable. Si ce n'est pas le cas, alors la nouveauté nous paraîtra — mais ce n'est qu'une apparence — être du type épicurien. Cette apparence s'évanouirait pour une conscience qui coïnciderait avec ce centre : question de point de vue, par conséquent. Nous ne pouvons coordonner dans le cadre spatio-temporel les activités créatrices des autres sujets, de sorte que les produits de ces activités créatrices s'imposent à nous comme des données opaques, des apparitions nouvelles et inexplicables autrement que par des analogies hasardeuses. Pour chacun des différents centres d'activité il y a dans le monde à la fois du *donné* (irréductible pour ce centre) et du *construit*.

Remarquons que le hasard, tel que l'a défini Cournot, résulte de l'intersection de deux chaînes causales indépendantes, donc de deux chaînes de déterminations, alors que nous définissons le hasard du type épicurien indépendamment de la notion de détermination, comme produit par l'extériorité de deux centres d'activité libre.

Pour éclairer plus complètement « la situation de l'homme dans le monde », dans la perspective d'un monadisme assoupli, il conviendrait d'approfondir les notions fechnériennes de « composition des consciences », ou d'« enveloppement des consciences ». En effet, nous avons examiné le cas limite d'extériorité des centres d'activité, qui, lorsqu'ils sont suffisamment élevés dans la hiérarchie, sont des consciences. De cette notion d'extériorité découlent celles d'incompréhension (le hasard épicurien est le symbole de l'incompréhension totale), de conflit, de mal. Mais des consciences ne sont pas des objets localisables : la notion d'extériorité qui leur est appliquée est purement symbolique. En réalité, les consciences peuvent se compénétrer, s'envelopper, pour continuer à employer un langage spatial métaphorique, forcément inadéquat.

L'idée de liberté devrait être examinée à la lumière de cette notion de « composition des consciences ». Un cas privilégié de ce problème est celui du rapport du conscient et de l'inconscient, car il est donné dans le sujet même. L'inconscient est-il

une supra-conscience, enveloppant ce que l'on nomme la conscience claire, ou bien est-ce le conscient qui enveloppe peu à peu, qui circonscrit un psychisme inconscient en le révélant, lequel ne se valorise que grâce à cette intervention active du conscient ? La notion de liberté du sujet se nuance de façon subtile suivant qu'on résout ce problème dans un sens ou dans l'autre. Dans le premier cas, le pouvoir d'initiative du conscient est forcément très limité, et le sentiment intime de notre liberté est en partie illusoire, puisque notre conscient n'est alors qu'un élément de l'inconscient, qui se prend pour le tout. Le même problème de l'enveloppement ou composition des consciences se pose à l'échelle sociale et commande les rapports de l'individu et de l'État.

Le principe d'individuation nous paraît résider dans l'activité des divers sujets : c'est le pouvoir d'initiative de chaque être, sa *liberté*, qui fonde sa distinction d'avec les autres. Mais le pouvoir de novation n'engendre pas une suite d'éléments sans liaisons les uns avec les autres (comme autant de nouveautés épicuriennes), il se déploie par une continuité dynamique, ce qui revient à dire, du point de vue de la pensée analytique, qu'il participe également au principe d'unification. L'activité créatrice est donc à la fois principe de différenciation et de coordination : en fondant l'originalité de chaque être, elle le relie au tout et devient la base de la personnalité. Les artistes les plus profondément originaux sont souvent aussi les plus universels.

L'être réel, que nous nommerons le concret, n'est pas l'individuel ; ce n'est pas non plus l'universel. Il est le lieu où l'individuel et l'universel se rencontrent et fusionnent, centre d'activité manifestant à la fois la liberté, fondant le côté individuel du concret, et le pouvoir de détermination ou d'unification permettant le rattachement au tout, l'universalisation de ce concret. Universel et individuel sont donc les deux pôles du concret, du réel, qui se définit conjointement comme participation à l'un et à la liberté.

Le monadisme, en déclarant que tous les objets sont en

quelque manière des sujets, harmonise le point de vue de l'intériorité philosophique (idéalisme) et celui de l'extériorité objective qu'adoptent la science et le matérialisme (réalisme), ce qui lui permet de poser le problème de la liberté beaucoup moins unilatéralement que les autres doctrines.

Maurice GEX (Lausanne).